

Être fille et le rester

par Danielle Kimm

Mardi

Je viens de terminer mon texte sur les filles-louves. Comment dire à quel point il me colle à la peau? Il y a quelque chose de plus que le texte dans ce texte: une idée, une théorie, je ne sais pas. Il y a l'idée d'être une fille. C'est de plus en plus clair pour moi. De plus en plus inévitable en tout cas. *Je ne serais pas une femme, je serais une fille.* Et ça n'aurait rien à voir avec l'âge ou le fait que je n'aie pas d'enfant. Je veux dire que ça ne changera pas nécessairement avec l'âge ou un enfant. *Mais comment expliquer, comment prouver cela?* Dire que je suis une fille ne veut pas dire que je suis une poupée, une femme-enfant, une fleur ou je ne sais trop quoi. *Comment (oser) parler de cela?*

Encore un cours de danse-contact exceptionnel hier. Les sensations ouvertes, toutes, exacerbées. Je suis prête à tout, je ne sais plus alors qui je suis ni quoi. Joie de la danse, de l'improvisation. Joie de soulever mes partenaires de terre, de sentir ma force, mon énergie (ma violence?). Joie de m'imposer aussi, de demander, d'en demander beaucoup et d'avoir des réponses. Je ferme les yeux, je perds la carte. Un corps qui danse avec un autre corps. La chaleur, la forme précise du corps, nos os, nos muscles collés, noués, nos forces qui s'affrontent ou se suivent. Tant de sensualité, tant de puissance, tant de jouissance. J'en mourrais parfois.

Mercredi

Brosse mémorable avec M. On a commencé à boire vers six heures et puis on a continué comme ça jusqu'à la fermeture des bars. M., ma belle grande chum, ma préférée. On ne se voit pas souvent mais on se pense souvent. J'ai besoin de savoir qu'elle existe. Forte, libre, belle, brûlante. *Elle aussi, une insoumise et ensemble on est des «prêtes-à-tout».* Ensemble on philosophe et c'est irrésistible et nos corps sont irrésistiblement attirés. On philosophe physique quoi!

Deux filles vraiment. Nos rires, nos bouches, nos dents se touchent. *Deux filles folles l'une de l'autre.* On se fout de la terre entière, n'importe où n'importe quand. On n'en peut plus l'une de l'autre. Ta main se glisse sous ma blouse et tu me chuchotes que ma jupe est donc accrochante. Moi je tiens ta tête entre mes mains pour mieux te regarder. Combien de bières on a calées? Combien de trente sous on a mis dans ce foutu Pac Man? Combien de personnes nous ont regardées de travers? Combien de fois on s'est plongé dans les yeux? Je ne sais pas, ni non plus quand on reprendra ça. C'est comme quand

je danse: avec toi je perds la carte. Une ville avide. Je ne te le dis pas toujours mais des fois... je te mangerais tellement je t'aime.

Jeudi

Passé la journée à la bibliothèque. Ça n'avance pas le diable, mon affaire. La vie est beaucoup trop vivante autour de moi. Incapable de résister: tout m'intéresse. Quel malheur! Je m'éparpille comme on dit. Je perds un temps fou à écrire des lettres, à dessiner pour mes amis, pour mes amies. La vie me déborde. Je n'arrive pas à choisir. Le jour ou la nuit. Je reste assise sans rien faire. Rien d'autre que penser. *Est-ce qu'une fille peut penser ainsi pendant des heures?* En tout cas, si je ne pense pas je fais tellement bien semblant.

Je m'assois régulièrement devant la télévision pour écouter les nouvelles et régulièrement je pars dans la lune pour n'en revenir qu'aux prévisions de la météo. Qu'est-ce que j'ai retenu de l'actualité des dernières années? Des coups d'État? Des tremblements de terre? Des morts et des morts? Rien. Je ne retiens rien. Sauf peut-être ce fait: un jour deux humains décidèrent de jeter deux autres humains du pont Jacques-Cartier. Je ne saurais même pas dire si c'est sordide ou pas. Je sais seulement que j'y pense sans arrêt.

Autre «fait divers» sur lequel réfléchir: une femme, travailleuse dans une usine, porte plainte pour harcèlement sexuel. Elle voit alors son nom s'étaler, se graver, indélébile, sur les photos pornographiques qui tapissent les murs de l'usine. On la menace, on lui verse de l'eau sur la tête. Je pense à cette femme. Je l'imagine, je la vois. Un jour elle est là, à l'usine, avec les photos porno et son nom à elle écrit dessus. Devant, il y a les hommes, plusieurs hommes. Ils la regardent, elle et les photos. La femme est calme. Elle arrache une photo, en déchire un morceau, le porte à sa bouche. Elle mâche un morceau de photo avec son nom à elle écrit dessus. Elle l'avale, en prend un autre morceau. Elle mange la photo. Patiemment. Elle n'a pas peur. Ils sont en face d'elle, n'osent plus bouger. Eux ne sont pas calmes devant cette femme si calme.

Cette femme, comme je la vois alors, je ne saurais dire si c'est une fille ou une femme. *Une qui mange des photos porno avec son nom écrit dessus est-elle une fille ou une femme?*

Vendredi

Rouler à bicyclette en pestant contre les maudits gros camions qui font du bruit, se

stationnent en double, vous obligent à vous coller à droite au risque de voir une portière s'ouvrir devant vous. Bordel de chriss! Je me sens vraiment comme une vieille fille enragée. *Peut-être que c'est ce que je suis finalement: une fille, une vieille fille. J'aurais bien l'âge qu'il faut.*

Depuis mon accident, il y a quelques semaines, j'ai souvent une vision horrible qui me traverse la tête. Celle de ma bicyclette écrasée sous les roues d'un camion. Et de voir ma bicyclette ainsi torturée, je ne le supporte pas. Et cela se confirme de plus en plus: je n'arrive pas à croire que les objets n'aient pas d'âme. Souvent je caresse les poteaux de téléphone, les lampadaires, les tables. Au cas où ils seraient tristes.

Plus tard, j'aurais envie de faire comme le Mr Ramsey de Virginia Woolf. Il avait écrit un traité philosophique à peu près sur ceci: imaginez une table de cuisine... lorsque vous n'y êtes pas. Je me verrais bien finir mes jours comme ça: une vieille fille enragée qui philosopherait sur des sujets auxquels personne ne croit.

Samedi

C'est toujours le samedi soir que je me sens étrangère. Le samedi soir, je ne veux voir personne, je ne veux aller nulle part. J'erre seule dans les rues. Comme la petite fille aux allumettes. Je suis l'Affamée qui regarde l'intérieur des maisons, les fenêtres illuminées comme des théâtres. L'Affamée imagine des histoires d'amour et d'amitié dans les maisons. Des mots sont dits, des gestes sont posés dont elle, l'Affamée, est exclue. C'est une fille sans famille. L'Affamée est triste et seule et tient à le rester. C'est comme ça, personne n'y peut rien. Parfois l'Affamée se décompose à vue d'oeil parce que parfois il est nécessaire de se décomposer. *Elle devient une fille flaque d'eau, une fille qui pleure comme parfois les filles pleurent: ça n'en finit plus.* Mais sachez-le: l'Affamée est confondue par sa propre faim, elle devient alors mortellement humble et totalement dépourvue d'orgueil. Elle marche de long en large dans son appartement, au comble du vertige et de la confusion, elle ouvre la bouche et coule, avide. Elle se cogne la tête sur les murs. Elle ne veut rien mais il lui faudrait tout. Pourtant tout lui semble intolérable. Elle ne supporte plus rien et encore moins le rien. *Elle n'aspire plus qu'à se détruire. Et elle se dit qu'elle est une fille qui sait exactement ce qu'elle fait quand elle se marche ainsi sur la tête.*

Dimanche

Marcher avec C. Comme toujours, nous marchons parallèlement à tout ce qui existe. Dans les ruelles, dans les terrains vagues, dans les cours de shops, sur les rails de chemin de fer. J'aime cette idée d'une ville dans une autre. Une autre sorte de Montréal, pleine de débris, des ruines, de déchets, de résidus, de fragments, de télévisions démantibulées, de vitres cassées, de murs torturés, cicatrisés, «graffitiés».

Depuis un mois, je cherche le mur nu, parfait, sur lequel je serai la première à écrire un graffiti, une lettre d'amour adressée à ton nom, un message secret, incantatoire, que tu devras lire sept fois sur place et puis durant sept jours redire sept fois par jour, les yeux fermés, la bouche dans ton cœur.

À un endroit précis, une odeur me fige, me fait figer. Une odeur qui avait déjà existé ailleurs, dans d'autres terrains vagues où j'allais jouer quand j'étais petite. Je ferme les yeux, immobile. Je fais la statue. Et je n'en reviens pas de me sentir aussi pareille à celle que j'étais dans ce temps-là. Une fille (figée?). *Mais peut-être que déjà quand j'étais petite j'étais grande. D'où ma confusion.*

Lundi

Tu marches à côté de moi et c'est la première neige. Le savais-tu? Je tombe toujours amoureuse de celui qui marche à côté de moi quand c'est la première neige. Sur le Mont-Royal, la ville, le soir, les lumières; ça m'a toujours fascinée. Ce que je pense alors c'est que je voudrais être réincarnée en grande ville, en grande ville le soir avec des lumières. Je te le dis. Tu me réponds que ça n'est pas rien. Tu ne dis pas quelle prétention. Moi je le pense. Quelle prétention que de vouloir être réincarnée en grande ville. *Quelle prétention que de revendiquer le fait d'être une fille. Mais qui serais-je donc pour avoir le choix? Dieu?*

Chose de plus en plus certaine, *une fille a l'obsession d'être nommée.* Peut-être que je t'aime parce que tu dis souvent mon nom. *Il n'y a donc pas d'héroïsme ici.* Être une héroïne, je serais capable de me nommer moi-même. Être une héroïne, je serais capable de cracher dans la vitrine du cinéma porno, chaque jour, chaque fois que je passe devant. Mais je ne crache pas bien, ça me coule toujours sur le menton. Une héroïne doit cracher précis.

Alors, si je ne suis pas une héroïne, si je ne suis pas Dieu, si je n'arrive pas à me faire femme, qu'est-ce que je suis? Une fille? Un chat? Un ange? Une princesse? Une sorcière? Une idée?

Danielle Kümm, apprentie-écrivaine, travaille actuellement à un livre de fiction. Elle a publié des textes dans *Arcade*, *Moebius*, *Montréal Now*.

Illustration: Suzanne Côté

